FEMMES MÉTISSES ET BRIGADES DE CHASSEURS : REPENSER LES HISTOIRES DE LA RIVIÈRE ROUGE

NICOLE ST-ONGE

Nicole St-Onge a obtenu un baccalauréat (anthropologie) de l'Université de Trent et une maîtrise en anthropologie, puis un doctorat en histoire de l'Université du Manitoba. Elle est actuellement professeure titulaire au département d'histoire de l'Université d'Ottawa (Canada). Ses recherches portent sur les voyageurs canadiens-français, les communautés de commerçants de fourrures des Grands Lacs et les chasseurs de bisons métis des Plaines. Ses publications les plus récentes sont « *Familial Foes ? : French-Sioux Families and Plains Métis Brigades in the Nineteenth Century* », *The American Indian Quarterly* 39, 3 (2015), 302-337, « *'He was neither a soldier nor a slave : he was under the control of no man'… : Kahnawake Mohawks in the Northwest Fur Trade, 1790-1850, Canadian Journal of History* 51(1) (2016) 1-32 et B. Macdougall & N. St-Onge, *Metis in the Borderlands of the Northern Plains in the Nineteenth Century*, J. O'Brien & C. Andersen (eds), *Sources and Methods in Indigenous Studies. Routledge* (2017) et, «Le poste de La Pointe sur l'île Madeline, tremplin vers le monde franco-anichinabé de la traite des fourrures», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 73 (1-2), 13-43 [2019].

Le fait que la pandémie de la COVID-19 soit survenue en même temps que le 150e anniversaire de la province du Manitoba m'a permis de méditer sur l'état de la recherche sur les Métis de la Rivière Rouge. Certains chercheurs ont affirmé que la colonie de Selkirk a été trop étudiée au détriment des autres communautés métisses du Nord-Ouest, mais les silences et les lacunes continuent de limiter notre compréhension de la population autochtone de la Rivière Rouge[1]. Mes recherches actuelles sur les brigades commerciales de chasse au bison de la vallée de la Rivière Rouge, par exemple, m'ont

1 Dans sa revue de la littérature sur les études métisses de 1988, J. R. Miller a discuté de la perception d'une « myopie de la Rivière Rouge », une affirmation selon laquelle une trop grande partie de ce qui avait été publié s'était concentré sur la colonie située à la fourche des rivières Assiniboine et Rouge. Cette critique a été reprise en 2001 par Fritz Pannekoek, qui a inventé le terme *bog of Red River* pour décrire cette fixation permanente sur la colonie de Selkirk. J. R. Miller, « *From Riel to the Métis* », *Canadian Historical Review* 69 (1988) : 1-20; et Frits Pannekoek, « Métis Studies, the Development of a Field and New Directions », dans *From Rupert's Land to Canada*, eds. Theodore Binnema, Gerhard J. Ens, et R. C. Macleod (Edmonton : University of Alberta Press, 2001), 111-128.

amenée à réfléchir à l'étendue de nos connaissances sur le vécu des femmes métisses de la Rivière Rouge au XIXe siècle. Les chercheurs s'entendent pour dire que la contribution des femmes métisses était essentielle au succès commercial de ces brigades de chasseurs, mais nous en savons si peu sur leur vie pendant les décennies de gloire de la chasse commerciale au bison, ainsi que sur la période qui a suivi la catastrophe écologique provoquée par la disparition de ces vastes troupeaux. De telles lacunes démontrent que les chercheurs ne doivent pas encore abandonner l'étude de la Rivière Rouge.

« La contribution des femmes métisses était essentielle au succès commercial de ces brigades de chasseurs, mais nous en savons si peu sur leur vie pendant les décennies de gloire de la chasse commerciale au bison. »

Depuis des années, les chercheurs réclament une plus grande attention au rôle des femmes dans la société métisse des Plaines. En 1983, Jennifer Brown a suggéré que la société métisse était caractérisée par le matriarcat[2]. À une décennie d'intervalle, Diane Payment et Martha Foster ont toutes deux souligné la centralité des femmes, en particulier des sœurs, dans l'organisation des communautés et des brigades de chasse[3]. Les recherches menées par Cheryl Troupe, Emilie Pigeon, Brenda Macdougall et moi-même ont démontré la contribution essentielle de groupes de femmes étroitement liées les unes aux autres à la constitution de brigades de chasse efficaces et cohérentes réunissant des groupes d'hommes sans lien de parenté[4]. Par exemple, la célèbre « brigade Trottier » a été décrite par le membre Norbert Welsh comme étant constituée d'une femme âgée, Louise Laframboise (épouse d'Isidore Dumont), et de ses trois nièces, les sœurs Philomène (épouse de Moïse Landry), Ursule (épouse de Charles Trottier) et Angélique Laframboise (épouse d'Antoine Trottier)[5].

« Les femmes métisses étaient donc indispensables à la fois parce qu'elles étaient chargées de réunir une brigade et parce qu'elles possédaient des compétences dans le processus de transformation nécessaire pour produire le pemmican et les robes. »

2 Jennifer Brown, « *Women as Centre and Symbol in the Emergence of Métis Communities* », *Canadian Journal of Native Studies* 3 (1983) : 39–46.

3 Diane Payment, « La vie en rose ? » *Métis Women at Batoche, 1870 to 1920* », in *Women of the First Nations : Power, Wisdom, and Strength*, eds. Christine Miller and Patricia Chuchryk (Winnipeg : University of Manitoba Press, 1996), 19–38; and Martha Harroun Foster, *We Know Who We Are : Métis Identity in a Montana Community* (Norman : University of Oklahoma Press, 2006).

4 Cheryl Lynn Troupe, « *Métis Women : Social Structure, Urbanization and Political Activism, 1850–1980* » (Master's Thesis, University of Saskatchewan, 2009); Emilie Pigeon, « A Social Network of Hunters ? Métis Mobility and New Methodological Approaches in History » (*poster presentation, Canadian Historical Association, 2013*); and Brenda Macdougall and Nicole St-Onge, « *Rooted in Mobility : Métis Bufallo-Hunting Brigades* », *Manitoba History* 71 (2013) : 16–27.

5 Norbert Welsh, *The Last Buffalo Hunter* (1939; Saskatoon : Fifth House, 1994); and Troupe, « *Métis Women* ».

Cependant, la caractérisation de cette cohésion matrifocale a laissé dans l'ombre d'autres aspects économiques, sociaux et culturels de la vie des femmes métisses. De façon anecdotique, nous connaissons le rôle central joué collectivement par les femmes métisses dans la transformation de quantités prodigieuses de viande, de graisse et de peaux de bison en pemmican et en robes commercialisables et rentables. L'historien George Colpitts a clairement indiqué qu'il s'agissait de procédures exigeantes et extrêmement sensibles au temps, surtout pendant les grandes chasses d'été, lorsque la détérioration et la rancidification causées par la chaleur constituaient un danger omniprésent[6]. Selon les récits de l'époque, une seule femme métisse qualifiée pouvait dépecer jusqu'à dix carcasses de bison par jour[7]. Les femmes métisses étaient donc indispensables à la fois parce qu'elles étaient chargées de réunir une brigade et parce qu'elles possédaient des compétences dans le processus de transformation nécessaire pour produire le pemmican et les robes – la raison d'être de ces brigades de chasseurs commerciaux. Mais ces rôles clés indispensables dans les entreprises de chasse se traduisaient-ils par un accroissement de la représentation et du statut de ces femmes au sein de la société métisse en général ?

Les brigades de chasse commerciale à grande échelle représentaient une réponse adaptée au XIXe siècle aux spécificités de l'écosystème des plaines du Nord, avec ses vastes troupeaux de bisons, ainsi qu'aux exigences particulières de l'économie internationale du commerce de la fourrure. Les brigades étaient des configurations sociales uniques, nées des besoins d'approvisionnement d'une main-d'œuvre salariée dispersée. Cette réalité a-t-elle accru l'importance des femmes métisses des Plaines, et donc leur influence, au sein de la société métisse des Plaines ? Les observateurs externes (en grande partie masculins) du XIXe siècle – commerçants de fourrures, membres du clergé et aventuriers – considéraient souvent les femmes autochtones comme de simples bêtes de corvée et des esclaves œuvrant sans cesse pour des hommes indifférents et peu aimables[8]. Si ces observations biaisées et sexistes ont été vigoureusement critiquées par les chercheurs qui se sont penchés sur le quotidien des

« Les observateurs externes (en grande partie masculins) du XIXe siècle – commerçants de fourrures, membres du clergé et aventuriers – considéraient souvent les femmes autochtones comme de simples bêtes de corvée et des esclaves œuvrant sans cesse pour des hommes indifférents et peu aimables. »

6 George Colpitts, « *A Métis View of the Summer Market Hunt on the Northern Plains* », in *Bison and People on the North American Great Plains : A Deep Environmental History*, eds. Geoff Cunfer and Bill Waiser (College Station : Texas A&M University Press, 2016) : 201–225.

7 Townsend's Blog, « Pemmican ».

8 Denise K. Lajimodiere, « *American Indian Females and Stereotypes : Warriors, Leaders, Healers, Feminists; Not Drudges, Princesses, Prostitutes* », *Multicultural Perspectives* 15, no. 2 (2013) : 104–109.



William George Richardson Hind, *Buffle dans la prairie*, ca. 1863.
Image gracieuseté de Bibliothèque et Archives Canada.

femmes des Premières Nations, il faut approfondir le sujet en ce qui concerne les femmes des brigades métisses des Plaines.

> **« Les femmes métisses des brigades possédaient plus d'autonomie que celles de la population de la colonie de la Rivière Rouge qui étaient moins investies dans les chasses commerciales. »**

Les historiens spécialisés en économie pourraient bien supposer que la nécessité de créer de grandes quantités de surplus commercialisables de pemmican et de robes a accentué les rôles déjà inégaux entre les genres[9]. Mais si l'on considère l'inverse – à savoir que la position des femmes métisses a été améliorée en raison des rôles fondamentaux qu'elles jouaient au sein de la nouvelle nation –, on pourrait alors supposer qu'elles ont acquis une plus grande autonomie que celle qu'on trouvait dans les colonies euroagrariennes de l'Est ou dans les tribus des Plaines voisines. En fait, on pourrait même affirmer que les femmes métisses des brigades possédaient plus d'autonomie que celles de la population de la colonie de la Rivière Rouge qui étaient moins investies dans les chasses commerciales. Bien que des publications récentes assimilant ces brigades à des « villages mobiles » aient soutenu que « les Métis ont apporté avec eux cette éthique de partage de longue date de leurs communautés agricoles », cette affirmation met peut-être trop l'accent sur l'influence des éléments sociaux agraires de la colonie de la Rivière Rouge sur la dynamique des brigades[10]. La majorité des Métis des Plaines participant aux grandes chasses commerciales étaient des descendants d'employés professionnels salariés du commerce de la fourrure et de femmes des Premières Nations. Il est possible qu'ils se soient adonnés à certaines activités agricoles à la Rivière Rouge, mais il est loin d'être évident qu'ils reproduisaient une mentalité de paysans canadiens français ou écossais dans un état de mobilité. Il n'est pas non plus évident que les Métis se soient contentés

9 Pekka Hamalainen a soutenu que c'était le cas à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle chez les Comanches, où leur participation croissante à une économie de marché a entraîné une augmentation de la polygamie et de l'esclavage féminin liée à un déclin proportionnel du statut de nombreuses femmes. Pekka Hamalainen, *Comanche Empire* (New Haven : Yale University Press, 2008), 247-257.

10 Emilie Pigeon & Carolyn Podruchny, « *The Mobile Village : Métis Women, Bison Brigades, and Social Order on the Nineteenth-Century Plains* », in *Violence, Order, and Unrest : A History of British North America*, 1749–1876, eds. Elizabeth Mancke, Jerry Bannister, & Scott W. See (Toronto : University of Toronto Press, 2019), 236–263.

de reproduire les coutumes sociales des tribus des Plaines environnantes. Ainsi, bien que des éléments provenant des sociétés française, écossaise et autochtone aient contribué à l'émergence des Métis des Plaines, le résultat final – les brigades de chasse commerciale et le rôle que les femmes y jouaient – pourrait bien être un phénomène unique.

« La disparition des troupeaux de bisons dans les années 1870 et 1880 n'a pas seulement été une catastrophe économique, mais aussi un profond désastre social qui a eu un impact direct sur les rôles et les relations entre les genres. »

Hélas, la logique de l'organisation sociale des Métis, qui a émergé et s'est adaptée à la chasse commerciale à grande échelle, a perdu sa raison d'être lorsque les troupeaux de bisons des plaines du Nord se sont effondrés. Si l'économie du bison des XVIIIe et XIXe siècles a donné naissance à une société des Plaines unique, la disparition des troupeaux de bisons dans les années 1870 et 1880 n'a pas seulement été une catastrophe économique, mais aussi un profond désastre social qui a eu un impact direct sur les rôles et les relations entre les genres. De tels changements massifs ont dû être déchirants pour les hommes et les femmes, et les Métis n'ont eu d'autre choix que de reconsidérer et de restructurer leur matrice sociale pour fonctionner dans une nouvelle réalité post-commerce de la chasse. Si nous acceptons comme hypothèse de travail que les femmes métisses des Plaines avaient une grande influence et une grande importance au sein des brigades de chasseurs de bisons, que signifiait pour elles la fin soudaine et complète de la chasse commerciale au bison dans les années 1880 ? Bien que les caravanes de transport et les brigades de barges d'York organisées par les Métis aient continué à fonctionner pendant quelques années après l'arrêt de la chasse au bison, ces activités n'ont jamais mobilisé au même degré le travail collectif des femmes. Lorsque la chasse au bison a cessé d'être la base économique de la société métisse des Plaines, il a fallu construire ou renégocier de nouveaux moyens de subsistance et de nouvelles relations sociales, car la dynamique du travail salarié ou de l'agriculture familiale du XIXe siècle était très différente de celle de la chasse commerciale à grande échelle.

« La transition vers l'agriculture commerciale dans les années 1870, caractérisées par un climat difficile, a été particulièrement traumatisante pour les paroisses traditionnelles de chasse au bison. »

Des questions demeurent quant au sort des anciens membres de la brigade qui sont demeurés dans la colonie de la Rivière Rouge après l'échec de la dernière chasse de 1868. Comment les anciens membres de la brigade originaires de paroisses comme Saint-François Xavier (White Horse Plains) et Saint-Norbert se sont-ils adaptés aux nouvelles circonstances ? Combien de temps les femmes ont-elles conservé leurs rôles sociaux et économiques en apparence primordiaux dans l'ère post-chasse ? Nous savons que la transition vers l'agriculture commerciale dans les années 1870, caractérisées

par un climat difficile, a été particulièrement traumatisante pour les paroisses traditionnelles de chasse au bison. L'historien Gerhard Ens a noté que le taux de mortalité infantile a triplé dans la paroisse de Saint-François-Xavier au cours de cette décennie[11]. Mes propres recherches dans la paroisse adjacente de Saint-Eustache indiquent que les années qui ont suivi 1914 ont été difficiles pour de nombreux hommes et femmes métis, réduits à des travaux saisonniers dans les champs pour les maraîchers canadiens-français voisins[12]. Les travaux récents d'Evelyn Peters sur le Rooster Town de Winnipeg ont mis en évidence les mêmes conditions de vie et de travail précaires pour plusieurs familles métisses urbaines du vingtième siècle[13]. Cependant, de tels travaux laissent inexpliquées les décennies de transition entre les modes de vie de la chasse commerciale au bison d'avant 1870 et les communautés métisses d'après la Première Guerre mondiale, surtout en ce qui concerne les contributions économiques et le rôle social des femmes.



Photographe inconnu, Cette femme autochtone aurait conduit le bateau utilisé par la Commission sur les Métis du Nord-Ouest, 1885. Image gracieuseté de Bibliothèque et Archives Canada

Martha Foster, Diane Payment et Cheryl Troupe ont chacune étudié comment la fin des chasses commerciales a affecté les communautés métisses des Plaines de l'Ouest en Saskatchewan et au Montana. Il est intéressant de noter qu'elles ont trouvé des signes clairs de continuité quant au rôle des réseaux sociaux féminins dans la cohésion des communautés et dans le maintien des activités économiques collectives, telles que les jardins communautaires, entre la période précédant l'effondrement des troupeaux de bisons et l'ère post-chasse[14]. Cette constatation suscite encore davantage notre curiosité quant à la façon dont les femmes métisses

11 Gerhard Ens, *Homeland to Hinterland : The Changing Worlds of the Red River Métis in the Nineteenth Century* (Toronto : UTP, 1996) : 156–159.

12 Nicole St-Onge, « *Memories of Métis Women of Saint-Eustache, Manitoba, 1910–1980* », *Native Studies Review* 17, no. 2 (2008) : 45–68.

13 Evelyn Peters, Matthew Stack, Adrian Werner, *Rooster Town : The History of an Urban Métis Community* (Winnipeg : University of Manitoba, 2018).

14 Dans son étude sur la brigade Trottier qui s'est installée à Round Prairie, Cheryl Troupe a expliqué comment les femmes entretenaient de grands jardins communautaires tandis que les hommes travaillaient comme journaliers, même après leur déménagement dans la ville de Saskatoon. Troupe, « *Métis Women* », 77-83.

de l'ancienne brigade qui sont restées dans les paroisses de l'ancienne colonie de la Rivière Rouge après 1870 ont vécu ces décennies de transition. La montée des pressions perturbatrices sur les rôles sociaux et économiques traditionnels des femmes métisses pourrait-elle être un autre facteur expliquant certains des départs après 1868 ? Parmi les explications couramment citées pour expliquer le départ de nombreuses anciennes familles de chasseurs de la Rivière Rouge, on trouve un climat croissant de racisme et de violence de la part des colons, des difficultés agricoles chroniques et une aversion pour le travail salarié subalterne. Mais un autre facteur, peut-être négligé, est le désir des femmes métisses de maintenir une société plus orientée vers la communauté, où elles exercent une plus grande influence[15]. Ces questions entourant les rôles historiques des femmes de la Rivière Rouge, membres des légendaires brigades de chasseurs de bisons avant et après la fin des chasses inciteront, nous l'espérons, une autre génération d'historien. ne.s à réexaminer le confluent des rivières Rouge et Assiniboine.

15 Cela peut expliquer certaines des différences dans les activités économiques et l'attitude générale désapprobatrice notées par l'ethnologue Marcel Giraud, sur la base de recherches sur le terrain menées dans les années 1930. Marcel Giraud, Le Métis canadien, Paris, Institut d'ethnologie, 1945, 1231-1286.